



## SCÈNES

# LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

**TT**

**Au but**  
Comédie acerbe  
**Thomas Bernhard**  
| 1h55 | Mise en scène Christophe Perton. Jusqu'au 5 novembre, Théâtre Poche Montparnasse Paris 6<sup>e</sup>.  
Tél. : 01 45 44 50 21.



Dominique Valadié, mère ogresse.

La méchanceté. Jusqu'au grotesque. Jusqu'à la bêtise. Jusqu'à la folie. L'Autrichien Thomas Bernhard (1931-1989) ne raconte que ça. Il jubile devant ces cruautés qui nous fondent et nous dévastent. Parce qu'on ne peut pas faire autrement. « *Les hommes meurent parce que tout est si mauvais* », déclare un dramaturge dans *Au but* (1981), comédie cannibale. Un double de Bernhard ? Quand commence la pièce, une mère et sa fille sur le point de partir dans leur villa en bord de mer, à Katwijk, se remémorent un spectacle vu la veille, *Sauve qui peut*. Si la fille a adoré, la mère a d'abord détesté cet amas de saletés, de grossièretés, où l'auteur met à sac les gens et la société – cet amas de mensonges –, provoque et violente le public. Et puis à la fin du spectacle, elle s'est prise à applaudir. Jusqu'à aller demander un autographe à l'auteur, et lui proposer de les accompagner en vacances à Katwijk. Drôle

de femme, « la mère », ainsi nommée dans la pièce. Une espèce de monstre qui ose tout. Dit tout. Sans complexe. Et « la fille », qu'elle maintient en esclavage, à qui elle assène en permanence combien elle est moche, bête, sans talent, écoute silencieusement ce dégueulis de phrases acerbes, amères, sans espérance. C'est vrai que ça avait mal commencé pour la mère. Née dans la misère d'une cuvette de chiottes, elle s'acharne à sortir de la pauvreté, épouse par intérêt un riche industriel qu'elle méprise, le prend en horreur, s'éduque seule, se cultive, travaille. Et rejette immédiatement son premier fils, Richard (comme Wagner), tant il est laid. Heureusement, il meurt. Le mari ne tarde pas non plus. Reste la fille unique, harcelée, martyrisée. Incarnée par la prodigieuse Dominique Valadié, cette assassine mère-là éblouit, pourtant. Parce qu'elle incarne et déchire sans état d'âme ce qu'il y a de pire et de plus sublime dans la condition des femmes, parce qu'elle transgresse en permanence, forte de toutes les libertés, de tous les courages, fussent-ils mortifères et terrifiants. Thomas Bernhard n'était pas tendre avec les femmes, qui semblaient l'effrayer. Mais celle-là, à qui Valadié apporte un humour rageur, une démesure d'inquiétante ogresse sous des apparences de grande bourgeoise réactionnaire et chic – qui honnit tout à trac les ouvriers, les syndicats, New York, le théâtre... – est

fascinante. Bouleversante. Parce que sa lucidité sur l'époque et le monde est terrible. Parce qu'elle parvient même à mettre en contradiction cet auteur qu'elle a invité et qui se révèle opportuniste et pleutre. « *Vous voyez la misère mais vous ne l'éliminez pas* », lance-t-elle. « *Aucun écrivain n'a jamais changé la société... Même Shakespeare... Ils partent tous du principe qu'ils échouent quand ils valent quelque chose... Seuls ceux qui sont stupides, qui ne valent rien n'en ont même pas l'idée. L'idée de l'échec est essentielle* », réplique-t-il.

La mère tient au bord du vide, de l'absence, de l'horreur et de la passion de vivre mêlées, par les mots, la force de la langue, déchaînée, féroce et tendre, parfois. S'il ne résout rien et en est même fier, le théâtre de Bernhard reste un ultime pied de nez à l'absurdité de vivre. Sa glorification même. De détestations en impuissances, d'imprécations en renoncements, le théâtre, miroir de nos mascarades intimes, malgré tout délivre et venge. Ex-purge. Comme la tragédie classique selon Aristote. Et la mise en scène simple et sobre de Christophe Perton dans un décor 1930 fait entendre et voir tout cela, met en lumière ces démons qui nous sauvent et qu'il dirige superbement. Face à Dominique Valadié, Léna Bréban, la fille taiseuse et soumise, est plus ambiguë qu'on pourrait le croire. Déjà, parvenir à exister devant l'in vraisemblable actrice est exploit ●